

Aki Shimazaki

Suisen

roman



ACTES SUD

SUISEN

L'Ombre du chardon

Chef d'une prospère entreprise d'importation d'alcools, mari et père de famille, Gorô est plutôt fier de lui. Ses seuls soucis concernent ses premiers cheveux gris, et l'organisation de son temps privé à partager entre épouse et maîtresses. Il accorde une grande importance à l'argent et au pouvoir, signes incontestables de réussite. Il veut pouvoir compter sur la docilité de ses femmes et prétend peser sur les choix d'études et de vie de ses enfants. Il se considère comme un modèle à suivre, mais certaines circonstances vont l'obliger à se regarder en face.

Née au Japon, Aki Shimazaki vit à Montréal depuis 1991. Suisen fait partie de son troisième cycle romanesque, L'Ombre du chardon. Toute son œuvre est disponible chez Actes Sud, notamment ses deux autres pentalogies, Le Poids des secrets et Au cœur du Yamato.

SUISEN

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets

TSUBAKI, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.

HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.

TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.

WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.

HOTARU (prix littéraire du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato

MITSUBA (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.

ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.

TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.

TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.

YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon

AZAMI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.

HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.

SUISEN, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1700.

FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018.

MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019.

SUZURAN, Actes Sud, 2020.

© Actes Sud, 2017, 2020

ISBN 978-2-330-14019-9

Initialement paru chez Leméac Éditeur (Montréal) en 2016

AKI SHIMAZAKI

SUISEN

L'Ombre du chardon

roman

ACTES SUD

Je me regarde dans le miroir sur la porte de l'armoire.

J'examine ma cravate à rayures jaunes en soie de qualité. Elle me va très bien, même si la couleur est inhabituelle pour moi. C'est un cadeau que Yuri K. m'a offert l'année dernière pour mon cinquantième anniversaire. Cette actrice est ma maîtresse préférée.

Ma montre indique six heures vingt-cinq. Bientôt, je dois aller chercher ma fille à sa résidence universitaire. Ce soir, elle m'accompagne à une réception des productions H., dont Yuri sera la vedette. Celle-ci a récemment gagné un prix prestigieux pour son rôle de belle-mère dans le film intitulé *Ne me quitte jamais, maman !* Yuri n'a pas encore rencontré ma fille. Elle sera surprise par sa présence.

J'ai hâte de retrouver mon amante, que je n'ai pas pu voir ces deux derniers mois. Elle était à Okinawa pour le tournage de son prochain film. Cette longue absence m'a beaucoup frustré et m'a fait me rendre compte à quel point son corps sensuel pouvait me

manquer. Après la réception de ce soir, je lui proposerai de passer la nuit à notre *love-hotel** habituel. Elle sera ravie.

Yuri est une femme au sommet de sa beauté. Je suis fier de l'avoir comme maîtresse, mais je suis aussi jaloux des acteurs qui jouent avec elle, particulièrement les jeunes. Après des années de carrière, elle a finalement réussi à obtenir ce prix. Persuadé qu'elle deviendrait un jour une vedette, je l'ai aidée financièrement, surtout au début de notre relation. C'est moi qui l'ai présentée au président des productions H., un de mes clients importants. Elle me doit tout. J'espère qu'elle restera célibataire le plus longtemps possible, mais même si elle se marie, nous poursuivrons notre relation amoureuse.

Un instant, je relis la carte d'invitation adressée à « Monsieur et madame Kida ». Mes lèvres se crispent.

Yuri n'a jamais vu ma femme et elle n'a pas du tout envie de la connaître. En recevant cette carte, je l'ai appelée sur son portable alors qu'elle était toujours à Okinawa. Je lui ai demandé : « Pourquoi à ma femme aussi ? Tu sais bien qu'elle n'aime pas les partys. » Yuri m'a répondu : « Mon producteur vous l'a envoyée. Ce n'est qu'une formule de politesse. Tu peux venir avec n'importe qui,

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

ou bien tout seul. » Je l'ai taquinée d'un ton badin : « Tu ne serais pas contente si je m'y montrais avec ma femme. »

La réception commence à sept heures. Il faut que je parte maintenant. En enfilant ma veste, j'entends sonner mon téléphone portable. C'est ma fille Yôko. Je lui demande sans préambule :

— Es-tu prête ?

Elle répond d'un débit rapide :

— Oui, papa ! Je suis excitée de rencontrer Yuri K. Elle a magnifiquement joué son rôle de belle-mère. J'ai adoré le petit garçon. Il était excellent aussi !

— Tu as aimé ce film ?

— Bien sûr ! Et toi, papa ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Non ? Comment ça ?

— D'abord, le titre ne me plaît pas. *Ne me quitte jamais, maman !* C'est trop sentimental.

Ma fille rit. Sa bonne humeur me rend joyeux. Je m'exclame :

— Je suis content que tu sortes enfin avec moi !

Sa mère est au courant de la réception de ce soir. C'est elle qui lui a demandé de m'accompagner à sa place. Yôko poursuit :

— Je ne peux pas rater une telle occasion. Yuri K. est maintenant une actrice très célèbre. Comment as-tu fait sa connaissance ?

Malgré moi, je souris :

— C'est l'amie d'un de mes clients. Grâce à moi, elle a pu rencontrer le président des productions H. Les deux me doivent leur succès. Nous serons bien traités ce soir.

Elle me coupe :

— Dépêche-toi, papa ! Je t'attendrai à l'entrée de la résidence.

Je me hâte d'ajouter une chose importante.

— Apporte l'appareil photo...

Yôko raccroche avant que j'aie pu finir ma phrase. Cela m'agace. Je voudrais qu'à la réception elle prenne de belles photos de Yuri et moi. Elle a un appareil de bonne qualité, que je lui ai récemment acheté.

La maison est totalement silencieuse. La tranquillité me met toujours mal à l'aise. C'est samedi.

Ma femme passe ce week-end à la campagne. Mon fils Jun, le cadet de Yôko, est sorti voir un film avec ses cousins, le fils et la fille de ma demi-sœur Aï. Après, il dormira chez eux, et demain il rentrera comme d'habitude dans l'après-midi. Je n'aime pas que Jun aille chez Aï. Néanmoins, je le laisse faire, car j'aime encore moins qu'il flâne dans la ville la nuit avec ses copains que je ne connais pas.

Je me regarde de nouveau dans le miroir.

La veste bleu foncé, la chemise blanche et la cravate à rayures jaunes me vont à merveille,

surtout la cravate. Yuri sera enchantée. En touchant ma joue bien rasée, je prévois une charmante photo de nous, comme un couple parfait.

Tout à coup, j'aperçois quelques cheveux gris sur ma tempe gauche. J'examine de près : « Ce n'est pas vrai... » Je me rappelle mon père, décédé à l'âge de soixante et un ans. Sa chevelure est restée noire jusqu'à la fin. À mon âge, ce ne serait pas drôle d'avoir la tête blanche. En caressant mes cheveux, je murmure : « Mieux vaut être chauve. »

J'éteins la lumière et sors de ma chambre. Le silence m'étouffe.

Je descends l'escalier. Soudain, l'image de Sayoko surgit dans mon esprit. Je me fige sur le palier du milieu. C'est une fille avec qui j'étais sorti jusqu'à la veille de mon mariage. Elle fréquentait un lycée du soir en travaillant le jour dans une boutique de légumes. J'avais complètement oublié son existence.

Sayoko m'avait elle aussi donné une cravate. Je me souviens qu'il y avait des fleurs de *suisen* imprimées sur le tissu bleu foncé, de même couleur que ma veste d'aujourd'hui. Gêné par ce motif féminin enfantin, et en plus par le tissu bon marché, je ne l'ai jamais portée. J'ai dû l'égarer quelque part.

À l'entrée, je mets mes souliers noirs les plus chics. J'éteins la lumière. Dans l'obscurité, je

suis encore dérangé par le souvenir de Sayoko. Le visage rieur, sans soucis, comme celui d'une enfant protégée et heureuse. Ses paroles me reviennent : « Gorô, tu es un enfant blessé. » Spontanément je secoue la tête pour chasser ces pensées.

En sortant de la maison, je me force à penser à Yuri, actrice splendide et célèbre, tout à fait digne de mon statut de président.

Ma vie va très bien en général.

Je suis le président du *sakaya* Kida, une société qui importe des alcools de toute première qualité et distille en outre un whisky renommé. Nous avons plus de trois cents employés. Nos affaires se portent bien, malgré la récession. Je compte garder ce poste jusqu'à un âge avancé, ce qui est le plus important pour moi et aussi le mieux pour cette société.

Mes parents ne sont plus de ce monde. S'ils vivaient, mon père aurait quatre-vingt-un ans, et ma mère, soixante-seize ans. Celle-ci est morte d'un cancer de l'utérus alors que j'avais trois ans. Un an plus tard, mon père s'est remarié et continuait de travailler énergiquement avec sa nouvelle femme. Mais à l'âge de soixante et un ans, il est mort d'une crise cardiaque.

Ma belle-mère a maintenant quatre-vingts ans. Active et ambitieuse, elle tient toujours à être administratrice.

L'entreprise a été fondée par mon grand-père paternel ici, à Nagoya, peu après la fin de

la guerre. Au début, ce n'était qu'une petite boutique de bière et de saké. Plus tard, il s'est mis à vendre en gros aux organisateurs d'événements comme les grandes fêtes régionales autour de Nagoya. Ses ventes montaient en flèche. Ensuite, il a commencé à importer des liqueurs européennes de premier ordre. Il les emballait dans des boîtes raffinées pour offrir en cadeau, ce qui avait beaucoup de succès.

Mon père, l'unique garçon de la famille Kida, a naturellement succédé à mon grand-père. Il avait des idées originales l'une après l'autre, et l'entreprise a pris de l'expansion. C'est lui qui a lancé la distillerie de whisky. Le nombre d'employés a rapidement augmenté. Étant aussi le seul fils de la famille, il était normal pour moi de devenir le président. Après avoir étudié le commerce, j'entrai officiellement dans la société.

Lorsque mon père a eu soixante ans, je lui ai demandé de me préparer à lui succéder. Il m'a répondu : « Tu n'as que trente ans. Attends un peu. » Un an plus tard, il est décédé et, depuis lors, je suis à la tête du *sakaya* Kida.

Sa mort subite m'a troublé. Ce n'était pas à cause de son départ prématuré ni de mon âge précoce pour devenir le chef de la société. Je redoutais que mon père eût désigné dans son testament quelqu'un d'autre que moi comme successeur – sa deuxième femme par

exemple, qui était son associée depuis leur mariage. Dans ce cas, il aurait été possible qu'elle transmette un jour la présidence non pas à moi, mais à sa propre fille Aï. Je n'aurais jamais supporté une telle situation.

À cette époque-là, il y a vingt ans, Aï avait vingt-six ans. Mère de deux enfants, elle travaillait aussi chez Kida, dans la section du planning. De son vivant, mon père la chérissait. Il répétait : « Aï est intelligente et brillante comme sa mère. Elle a toujours de bonnes idées comme son grand-père. » Quand une rumeur a couru qu'il la considérait comme son futur successeur, je suis devenu furieux. C'est pourquoi je lui avais demandé de me préparer dès lors à le remplacer.

Après les funérailles, on a appris que ma belle-mère héritait de la moitié des actions du *sakaya* Kida et que le reste était également divisé entre Aï et moi. Selon l'avocat, le testament respectait la loi et était tout à fait conforme.

Je craignais que ma belle-mère ne prenne la tête de la compagnie. Pendant qu'elle réfléchissait à l'avenir, j'ai essayé de la convaincre.

— Je suis le seul fils, c'est moi qui dois avoir le titre de président et plus de la moitié des actions.

Elle m'écoutait en silence. J'ai insisté sur l'importance que l'image de la société soit

associée à mon prénom masculin : la mentalité du Japon, en particulier à Nagoya, est très conservatrice et peu favorable aux femmes d'affaires. Elle hésitait. J'ai répété :

— Aie confiance en moi. Je travaillerai plus fort que jamais.

Enfin, elle a répondu :

— Tu as raison, Gorô. L'important, c'est la stabilité de notre société. Tu pourras prendre le poste de président. Nous nous entraiderons, comme l'ont fait ton père et ton grand-père, pour que le *sakaya* Kida prospère.

J'ai été soulagé. Néanmoins, elle a gardé la moitié des actions.

Pendant ces vingt dernières années, elle a toujours été coopérative. Les ventes de notre whisky maison ont commencé à augmenter. Le nom et l'image du *sakaya* Kida sont devenus plus solides que jamais.

Chez moi aussi, tout va très bien.

Mon fils Jun, dix-huit ans, est en dernière année de lycée. C'est le futur héritier du *sakaya* Kida. Il entrera à l'université l'année prochaine. Il n'a pas encore choisi son programme, mais je lui conseille fortement l'économie ou le commerce. Il va d'abord me seconder, et quand je prendrai ma retraite, il me succédera. J'espère qu'il aura autant d'envergure que moi.

Ma fille Yôko est en troisième année d'université, suivant un programme de musique

classique et piano. Douée pour les langues, elle parle bien l'anglais et l'espagnol. Belle et intelligente, elle a déjà de nombreuses offres de *miai*. Tous les candidats sont issus de bonnes familles. Je choisirai un gendre digne de notre nom.

D'un autre côté, Yôko a un caractère trop fort, très différent de celui de son frère cadet. Je souhaiterais qu'elle soit plus féminine. Heureusement, elle ne s'intéresse pas aux affaires de la société. Depuis l'année dernière, elle habite à la résidence universitaire. J'espère qu'elle ne sort pas librement avec des garçons, comme les autres filles de sa génération.

Ma vie conjugale aussi se déroule bien. Ma femme doit être heureuse avec moi : riche, gentil et généreux. Nous vivons ensemble depuis vingt-trois ans sans problème particulier. Elle n'est pas au courant pour mes maîtresses. Peu importe. Pour moi, ces relations extérieures ne sont que des aventures. Je n'ai pas l'intention de divorcer, quoi qu'il arrive. Le divorce, c'est la honte.

Je suis sensible à la beauté. En ce moment, à part l'actrice Yuri, j'ai une autre maîtresse, O., une veuve. J'ai l'habitude d'en garder toujours au moins deux. Je n'en ai pas mauvaise conscience. C'est la prérogative des hommes virils et de pouvoir. Il faut en profiter. J'ai besoin de maîtresses afin que notre mariage reste stable.